

Portraits de boxeurs noirs dans des magazines africains illustrés (1953-1975)

CLAIRE DUCOURNAU¹

Maîtresse de conférences
Université Paul-Valéry – Montpellier 3,
Institut universitaire de France
RIRRA21
France
ducournau.claire@gmail.com



et article propose une analyse transversale de portraits de boxeurs noirs publiés dans des magazines africains de langue française entre 1953 et 1975. En suivant les représentations discursives et visuelles données de ce type de sportif dans deux périodiques illustrés, *Bingo* (1953-1991) et *La Vie africaine* (1959-1965), comparées à celles qu'en a proposées au même moment *Paris Match*, il cherche à montrer, dans une perspective foucauldienne, comment ces dernières sont traversées par des dynamiques de pouvoir plus générales articulant des rapports sociaux de sexe, de race et de classe dans un contexte d'effritement de l'empire colonial français. Comme l'a montré Jérôme Beauchez en dressant une synthèse de travaux philosophiques et sociologiques ayant porté sur la condition du boxeur, le combat pugilistique a servi de longue date, depuis les conceptualisations de Jean-Paul Sartre jusqu'à des recherches empiriques récentes, à penser les formes de domination matérielle et symbolique s'exerçant jusque dans les corps (Beauchez, 2017). Si les rapports entre les classes sociales ont été bien pris en compte dans cette perspective – dès le rôle central (et exclusif) qu'occupe la lutte des classes dans la représentation sartrienne de la scène pugilistique (Sartre, 1985 : 396-405) – leur articulation aux formes de racisme et de sexisme reste (en dépit des propositions pionnières de Colette Guillaumin) plus récente dans la recherche sur les corpus de langue française, et redevable des progrès d'une histoire postcoloniale du sport attentive

Pour citer cet article, to quote this article,
para citar este artigo :

Claire Ducournau, « Portraits de boxeurs noirs dans des magazines africains illustrés (1953-1975) », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne, online], Vol 10, n°2 - 2021, 15 décembre - december 15 - 15 de dezembro.

URL : <https://doi.org/10.25200/SLJ.v10.n2.2021.439>

aux représentations littéraires et médiatiques qui ont accompagné les compétitions (Gaucher, 2009). En suivant les analyses de Michel Foucault, les discours tenus sur les boxeurs et (sur) leurs corps seront envisagés ici comme pris dans des dispositifs de savoir et de pouvoir qui les traversent et les débordent à différents niveaux – l’expression relationnelle du pouvoir allant toujours de pair, chez ce dernier, avec la possibilité interne de résistance (Foucault, 2000 et 2003).

Le corpus de presse ainsi analysé, destiné à un public situé en Afrique subsaharienne francophone et dans la diaspora noire, a été largement négligé par la recherche jusqu’à une période récente, et reste encore très peu étudié. Il faut attendre le tournant des années 1950 et 1960, moment politisé où les colonies françaises de cette zone accèdent à l’indépendance, pour que s’affirme ce « nouveau type de presse » transnationale, au sein de laquelle seul *Jeune Afrique*, créé en 1960, persiste à ce jour (Tudesq, 1995 : 92-94). L’un des modèles de ces périodiques est la presse magazine illustrée française ayant pris son essor après la Seconde Guerre mondiale (Blandin, 2018 : 17-18), à l’instar de *Paris Match*, sur lequel portent déjà un certain nombre de travaux sociologiques et historiques (Chenu, 2008 ; Attali, 2011), et qui sert ici de contrepoint comparatif. À ce titre, ces périodiques apparaissent tout autant comme un corpus spécifique où se déploie l’écriture du journalisme sportif au centre de ce numéro de revue que comme une archive historique, utile, comme dans d’autres recherches (Ville, 2016b), pour documenter la condition sociale de ces sportifs, encore assez méconnue comparativement à d’autres contextes historiques ou nationaux (Beauchez, 2017).

D’un point de vue méthodologique, le travail s’appuie sur une comparaison entre trois magazines, permettant de faire jaillir des ressemblances et des divergences discursives dans un champ journalistique où chaque périodique se positionne comme une institution dotée de ses caractéristiques propres (économiques et politiques notamment). Il comprend aussi en ce sens un volet documentaire et ethnographique : des entretiens ont été réalisés avec certains rédacteurs en chef et des sources secondaires ont été mobilisées, comme des biographies de journalistes. Chaque numéro paru de *Bingo* et *La Vie africaine* a été consulté, en prêtant attention à l’évolution des caractéristiques générales de ces deux magazines des années 1950 aux années 1980 (organisation des rubriques, en particulier de la rubrique sportive, tonalité des publicités, composition des équipes rédactionnelles, format et ligne éditoriale, succession des couvertures, etc.). Dans un second temps, après avoir décidé de concentrer l’étude sur la boxe, tous les articles consacrés à ce sport parus dans ces deux magazines de 1953 à 1975 ont été précisément lus et étudiés, qu’ils relèvent, ou pas, de la rubrique sportive². Mobiliser ces différentes

échelles d’analyse nous a permis de questionner la spécificité des représentations des (corps) des boxeurs d’un magazine à l’autre d’une part et à travers le temps d’autre part, en particulier du point de vue des rapports de pouvoir qui s’y expriment.

Parmi les articles sportifs présents dans ces magazines, la boxe est l’une des disciplines les plus présentes, à côté du football, de l’athlétisme et, dans une bien moindre mesure, du cyclisme. Très internationalisé, ce sport est dominé à l’échelle mondiale par les boxeurs noirs américains depuis les années 1930, dès leurs premières victoires autorisées sur les Blancs, une vingtaine d’années plus tôt, sans qu’aucun boxeur venant d’Afrique ou des Antilles, malgré les réussites avérées de certains d’entre eux en France, n’ait accédé à un vedettariat aussi intense et durable que celui qu’ont connu Georges Carpentier, Marcel Cerdan ou Mohamed Ali au xx^e siècle (Jobert, 2006 ; Benamou, 2011 ; Ville, 2016a ; Oates, 2012).

En examinant les modalités de représentation de boxeurs noirs, américains et/ou africains, dans ce segment de la presse, ainsi que la plasticité relative de ces textes et de ces images d’un magazine à l’autre, le présent article défend l’hypothèse d’une spécificité et d’une intensité du portrait de boxeur, particulièrement clivant et polarisé autour de 1960, avec ses passages obligés (ou *topoi*) et ses référentiels propres. Pour ce faire, il envisage d’abord les enjeux sociopolitiques des images et des discours sportifs dans un espace de publication périodique diversifié et concurrentiel, avant de proposer une typologie des articles sur la boxe, dans lesquels, en dépit de leur variété et de leur mélange, on retrouve des traits réguliers propres au portrait, révélateurs des rapports sociaux de classe, de race et de sexe qui traversent alors plus largement ces représentations.

LA BOXE COMME ALLÉGORIE D’UN PROCESSUS DE DÉCOLONISATION

Trois magazines illustrés portés par des principes et des publics distincts

Afin de situer les enjeux politiques, économiques et médiatiques des représentations analysées ici, nous positionnerons d’abord les trois magazines considérés dans un champ journalistique transnational, pour montrer en quoi les luttes pugilistiques qu’ils mettent en scène se jouent aussi au-delà du ring, dans un contexte de décolonisation. Le corpus étudié comprend les articles sur le sport, et en particulier sur la boxe, publiés dans *Bingo* et *La Vie africaine* pour la période où ils paraissent concomitamment, soit de 1959 à 1965, l’enquête ayant été complétée sur les périodes

antérieure et ultérieure en ce qui concerne *Bingo*, et par des coups de sonde comparatifs sur *Paris Match* de 1949 à 1959.

Créé en 1953 par l'écrivain et homme politique sénégalais Ousmane Socé Diop, *Bingo* appartient surtout au Français Michel de Breteuil, fils de Charles de Breteuil, déjà détenteur de plusieurs titres de presse en Afrique occidentale française (AOF) et en Afrique équatoriale française (AEF), comme le quotidien *Paris-Dakar*, créé en 1936. Ses tirages sont estimés entre 30 000 et 35 000 exemplaires (dont 5 000 vendus par abonnement) au début des années 1960, ce qui représente la plus vaste diffusion d'un périodique en AOF, en particulier au Sénégal, en Côte d'Ivoire et au Cameroun, pour une présence bien moindre en France (Bouzerand, 1967 : 29). Selon les déclarations de l'éditeur, sans doute un peu surévaluées, ces tirages augmentent jusqu'à plus de 100 000 en 1970³. D'abord sous-titré *L'Illustré africain*, *Bingo* voit son intitulé se modifier au profit de *Revue mensuelle de l'activité noire* en 1957, puis *Mensuel du monde noir* en 1961, à mesure que le volume du périodique, à l'orientation de plus en plus commerciale, croît et qu'il accueille de plus en plus de publicités et de textes, de moins en moins de dessins et de photographies.

Créé six ans plus tard par A. Baye Fall, *La Vie africaine*, sous-titré *Le Magazine d'information et de culture du monde noir*, se présente comme le fruit du travail d'une équipe de journalistes indépendants et majoritairement originaires de pays africains, soucieux de « poser eux-mêmes leurs propres problèmes », en maintenant une liaison « permanente » « avec la masse africaine⁴ ». S'il connaît des tirages moindres que *Bingo*, de l'ordre de 10 000 exemplaires⁵, il déploie aussi, davantage que ce dernier, un discours politique oppositionnel, lié à la gauche, mendésiste notamment, et dénonce volontiers le racisme de la presse à grand tirage dominante en France, de *L'Équipe* à *France-Soir* (Guillaumin, 1972).

Le corpus comprend aussi, par contrepoint, des articles sur la boxe parus dans *Paris Match*, hebdomadaire illustré fondé en 1949 par Jean Prouvost, dont les ventes, sans commune mesure avec celles des précédents, atteignent 2 millions d'exemplaires chaque semaine au cours des années 1950. Ce magazine fait alors du sport « un modèle d'allégorie sociopolitique » selon Michaël Attali, puisque la représentation des sportifs et des compétitions internationales restitue l'attachement des journalistes à l'ordre colonial en un moment où ils suivent de près les guerres d'indépendance en Indochine et en Algérie. Alors que l'empire français se défait, la figure de l'immigré se voit progressivement exclue d'un territoire national dont les contours géographiques sont remodelés par la disparition de ces territoires annexés (2011 : 161-163).

Mettant à mal ce discours monologique, le secteur de la presse magazine africaine, inspiré de modèles anglophones comme *Drum*, créé en 1951 en Afrique du Sud, s'épanouit dans la lignée de la Négritude, mouvement littéraire et politique dont se revendiquent volontiers *Bingo* et *La Vie africaine*. Il s'agit de vanter l'unité africaine à travers un discours nationaliste de plus en plus affirmé visant une libération vis-à-vis des colonisateurs, même s'il reste ambivalent dans *Bingo*, moins engagé politiquement. Les rédacteurs en chef de ces périodiques dont les contenus sont très littéraires sont en bonne part des écrivains qui admirent Léopold Sédar Senghor. Paulin Joachim, auteur et journaliste gravitant autour de *Présence africaine*, déjà contributeur à *France-Soir*, prend le relais d'O.S. Diop comme rédacteur en chef de *Bingo* au début des années 1960 ; le romancier béninois Olympe Bhêly-Quenum succède quant à lui en décembre 1962 à Georges Chaffard (juin 1961-nov. 1962) à la tête de *La Vie africaine*. Lorsque ce magazine disparaît, à la suite de difficultés avec le ministère de la Coopération qui l'avait subventionné, Bhêly-Quenum crée *L'Afrique actuelle* (1965-1969), dont la ligne éditoriale se modifie légèrement – moins illustré, ce périodique ne comporte plus, ainsi, d'articles sur le sport, lesquels s'étaient déjà raréfiés pendant la dernière année de parution de *La Vie africaine*.

La boxe comme symbole : Jeux de l'Amitié et ambivalence des figures afro-américaines

Le sport en général, et la boxe en particulier, occupent une position intéressante dans ce moment de transition géopolitique, puisqu'ils sont extrêmement présents au tournant des années 1950 et 1960 dans *Bingo* et *La Vie africaine*, notamment autour des Jeux de l'Amitié, organisés par la France entre 1960 et 1963 à Tananarive, Abidjan et Dakar, qui font l'objet de couvertures et de suppléments. (Néo)colonial, le label de ces rencontres sportives épouse une rhétorique de l'apaisement et du lien maintenu entre la métropole et des colonies en train de disparaître en tant que telles en Afrique – avant qu'elles laissent place, en 1965 à Brazzaville, aux Jeux africains, manifestation que le baron Pierre de Coubertin, fondateur des Jeux olympiques et impérialiste convaincu, avait déjà tenté, sans succès, d'organiser en Algérie en 1925 (Defrance, 1995 : 19-21 ; Dine, 2020 : 411). Ces Jeux, dits en 1960 « de la Communauté » – soit la Communauté française, avatar de l'Empire puis de l'Union française, qui a précédé le démantèlement de l'institution coloniale –, mettent face à face d'un côté les sportifs français et de l'autre les sportifs issus des nouvelles nations d'Afrique francophone, auxquelles s'ajoutent ensuite d'autres pays du continent.

Si les résultats des Français sont meilleurs que ceux des Africains, les articles, rendant compte de cette

supériorité, cherchent aussi à l'expliquer et à délivrer des perspectives d'avenir. Leur diagnostic dénonce, à travers une réfutation pondérée mais ferme de l'argument racial, le manque d'équipement et d'encadrement sur le sol africain, ce qui devient un enjeu glosé par cette presse pour la construction des nouvelles nations. Mais dans certaines disciplines, les Africains rattrapent rapidement leur retard : c'est le cas de la boxe, et dans une moindre mesure du football, qui sont aussi, comme le relèvent les journalistes, les sports les plus populaires. La boxe attire ainsi un public nombreux, « dans une atmosphère de passion, de tension et de hargne », comme le commente Rafaly, envoyé spécial à Tananarive lors de la première édition, à propos d'une soirée qui finit dans la contestation :

« Cette soirée a fini par revêtir un caractère racial et a manqué de dégénérer en bagarre générale. Il faut avouer que le manque d'autorité de l'arbitrage, son hésitation et son impartialité contestable ont été à la base de tous les incidents. Il est vrai que le public du noble art comprend souvent des spectateurs qui n'entendent rien, et qui acclament tous les coups qui font du bruit alors que ceux-ci ne sont souvent que le résultat de gants qui s'entrechoquent et non pas des points marqués, mais là le public n'avait pas tort de s'emporter. Une décision a été particulièrement mal accueillie : la disqualification pour "trois coups de tête" de Diop Blondin (Mali) contre Cailleau (France), à la finale des Super mi-moyens. Espérons que pour les prochains Jeux des arbitres plus confirmés seront désignés pour contrôler les combats de boxe, sport extrêmement indisposant quand il engendre l'animosité⁶. »

Le terme « animosité » qui achève cette citation finalise le retournement de situation par rapport à l'« amitié » programmée par ces jeux : et cette hargne ne se déploie pas tant, de manière contre-intuitive, entre les deux adversaires, qu'entre le public et les arbitres. Donnant raison au premier contre les seconds dans un registre de langue particulièrement soutenu, Rafaly laisse ici élégamment entendre, à travers modalisateurs, marques de concession, périphrases et litotes, la partialité raciste de l'arbitrage en faveur de la France, permettant aux anciens colonisateurs d'emporter la plus grande partie des matchs (4 sur 6), quand une victoire malienne aurait abouti à une égalité du score entre la métropole et ses anciennes possessions.

La boxe devient en quelque sorte, moyennant un tel discours de dénonciation, le symbole de la récupération d'une grandeur nationale, un emblème de combats politiques qui se déroulent aussi en dehors du ring. L'enjeu est important en ce début des années 1960, décennie que Jacques Defrance décrit comme

marquée par une poussée d'autonomisation du champ sportif, donnant plus d'importance aux jugements athlétiques qu'aux impératifs politiques ou moraux (1995). Les boxeurs ivoiriens dominent du reste la deuxième édition de ces Jeux, qui ne voit plus que trois matchs sur dix remportés par un Français, un par un Dahoméen et tous les autres par des Ivoiriens⁷. L'allégorie fonctionne là d'une manière inversée par rapport à la rhétorique de *Paris Match* : les journalistes soutiennent cette fois les sportifs africains et tout ce qui peut leur permettre de retrouver une grandeur confiscuée, y compris en termes de formation et d'intégration en France, ou de nécessité qu'ils reviennent une fois formés dans leur pays d'origine pour y transmettre leur technique.

L'affaire Abdoulaye Seye illustre cette situation : cet athlète reconnu en France décide, après avoir obtenu une médaille de bronze aux Jeux olympiques de 1960 et s'être engagé auprès du Club de Saint-Maur, en région parisienne, de répondre à « l'appel de Dakar » et de retourner exercer dans son pays devenu indépendant. Le comportement de celui qui était, selon Attali, le « premier Noir francophone » à faire « l'objet d'une attention conséquente » dans *Paris Match*, après avoir obtenu le record de France du 100 m en 1959, exploit qui y est mis au crédit de ses entraîneurs blancs (2011 : 173), se voit alors dénoncé par *L'Équipe*, qui titre « Seye tourne le dos à la France ». L'article donne à entendre le seul point de vue des dirigeants du club, dévoilant l'intimité du sportif sans que les journalistes ne se soient au préalable entretenu avec lui sur les conditions de son départ⁸. Fondée sur une interview avec le sprinteur sénégalais, l'article de *La Vie africaine* dénonce la construction factice de cette « désertion » par les médias français. Après « l'intransigence » qui avait prévalu dans les années 1950 à l'égard des sportifs africains, la « sollicitude » et l'« indulgence » dont témoignent les milieux sportifs et journalistiques français à l'égard de cet « enfant terrible », sont dues à des efforts inédits, à partir des luttes anticoloniales, pour intégrer ces athlètes dans les équipes professionnelles (Deville-Danthu, 1997 : 400-404). Mais cette stratégie ne donne que des résultats mitigés dans un contexte où la lutte se joue aussi hors du terrain sportif : constituée en 1958, en pleine guerre d'Algérie, l'équipe de football du Front de libération nationale représente ainsi un symbole politique fort du refus d'une telle intégration (Lanfranchi, 1994).

Au-delà de telles mobilités entre l'Europe et l'Afrique, l'horizon géographique de ces périodiques illustrés, diasporique, s'inscrit dans un Atlantique noir faisant circuler des références et des imaginaires sur au moins trois continents, impliquant aussi l'Amérique. Le statut de la boxe américaine et de champions comme Joe Louis, Sugar Ray Robinson puis Joe Frazier et Mohamed Ali, très présents dans les colonnes

de ces magazines, y reste cependant ambivalent. Si *Paris Match* les évoque en les altérant et en les animalisant, en privilégiant leurs défaites et décadences pour maintenir le sportif blanc comme la norme (Atalli, 2011 : 165-166), les deux périodiques africains cultivent une rhétorique d'attraction et de répulsion d'un autre genre. Ces sportifs noirs constituent d'un côté des modèles admirés et des vecteurs d'émulation, comme en témoigne la parole recueillie de Joe Louis dans *Bingo*, plaçant ses espoirs dans les boxeurs africains et les encourageant⁹. Mais les règles de la boxe sont aussi, aux États-Unis, plus brutales et moins soucieuses de la santé des sportifs. Si dans *Bingo*, Floyd Patterson, « l'un des plus grands boxeurs de tous les temps », apparaît comme une figure de réussite matérielle – selon une enquête du « grand confrère *Ebony* », « revue officielle des Noirs d'Amérique » –, le même numéro recueille, sous forme de débat à la suite de la mort du Cubain Benny Kid Paret après un combat avec Emile Griffith, les points de vue de seize boxeurs africains ou noirs et autres personnalités du monde pugilistique qui vont jusqu'à envisager l'interdiction de la boxe professionnelle. Plusieurs de ces témoins considèrent alors qu'aux États-Unis, les boxeurs sont des sauvages, notamment du fait de la spectacularisation excessive de la boxe, comme de sa dépendance vis-à-vis des intérêts financiers, au détriment de la santé des sportifs¹⁰.

Dans ces deux types d'articles, à quelques pages d'écart, on voit combien le boxeur, successivement *self-made man*, victime sacrifiée ou professionnel en exercice dont on recueille la parole experte, apparaît comme une figure aussi récurrente que contrastée, ce qui peut imposer une attention à la diversité générique des textes qui l'évoquent dans ces périodiques.

D'UNE TYPOLOGIE DES ARTICLES SUR LA BOXE À LA PRÉVALENCE DU PORTRAIT

Essai de typologie des articles sur la boxe : le portrait comme un « métagenre »

Si l'on tente de dresser en ce sens une typologie des articles où apparaît la boxe dans ces magazines, plusieurs catégories endogènes apparaissent : le reportage, impliquant un déplacement du journaliste pour suivre une compétition, un athlète, un club ; l'enquête-débat, moyennant le plus souvent des questions posées à des professionnel·les et/ou des lecteur·rices ; l'interview, souvent reconstituée sous une forme narrative rapportant les propos de manière indirecte ; le compte rendu de match ; la confession, retranscrivant le point de vue de vedettes de la boxe. Or la distinction entre ces catégories n'est généralement pas nette, puisqu'elles se mélangent et se superposent, sans toujours s'exclure les unes les autres, y compris dans les

labellisations et caractérisations assumées au sein des périodiques. Si, en ce sens, le terme « portrait » reste peu affiché dans les magazines mêmes, c'est un genre qui ressort comme le plus susceptible de s'appliquer à chacune de ces autres catégories. À côté du compte rendu de compétition, c'est aussi l'un des deux genres journalistiques (et narratifs) majeurs ayant permis de consacrer officiellement l'écriture du journalisme sportif à travers sa surreprésentation au Prix du meilleur article sportif, remis depuis 1958 par l'Union syndicale des journalistes sportifs de France (Souanef, 2013 : 25-27).

Dans *Paris Match*, où il n'y a pas de rubrique pérenne consacrée aux sports, les articles présentant des boxeurs africains et/ou noirs sont le plus souvent de l'ordre du récit de match spectacularisé, sur le mode du drame. Après sa défaite face au Nigérian Hogan Bassey, dépeint comme « Noir minuscule au crâne en pain de sucre », du fait d'une interruption du combat par l'arbitre, le « célèbre visage d'ange » de l'Algérien Chérif Hamia « n'est plus qu'une plaie. Son œil droit disparaît sous un hématome violacé, sa lèvre est coupée ». Doublé de photographies éloquentes, le récit repose sur la mobilisation de biographèmes qui exotisent Hamia, quasi systématiquement caractérisé comme « musulman », ayant épousé sur décision parentale sa cousine Yamina, « femme voilée » (y compris le jour de son mariage). Le rôle décisif de son manager français, Philippe Filippi, est souligné avec insistance, là comme ailleurs¹¹. Les corps souffrants des boxeurs apparaissent comme une métaphore des rapports de force culturels et politiques, et la défaite d'Hamia contribue à l'altérer, en suggérant aussi la domination de l'Algérie par la France au moment de la guerre d'indépendance.

Si les boxeurs américains offrent des figures de succès, comme Sugar Ray Robinson, c'est de manière ambivalente dans un pays où la « question noire » est présentée, conformément au point de vue blanc majoritaire (Guillaumin, 1972), comme « la seule grande ombre pesant sur l'avenir de l'Amérique »¹². Loin du statut de parrain modèle qu'il avait dans *Bingo*, on y insiste sur la défiguration, les ennuis juridiques et les embarras d'argent de Joe Louis, retournant sur le ring après l'annonce officielle de son retrait¹³. Les boxeurs africains n'y sont que rarement évoqués, ou alors de manière dévalorisante : Assane Diouf fait une apparition « complètement groggy », défait par un Charron excité par les propos racistes de son entraîneur¹⁴. C'est dans le cadre d'une comparaison entre les exercices français et américain de la boxe, au détriment de cette dernière, qu'est discrètement évoquée la mémoire de Louis Mbarick Phall, surnommé *Battling Siki*, champion du monde originaire du Sénégal ayant défait Carpentier en 1922 avant de se voir diffamé et écarté par la presse et les milieux sportifs français et de mourir,

à New York, dans des conditions mystérieuses. La mémoire de cet exploit est totalement absente des deux magazines africains, comme elle l'a été dans l'histoire sportive dominante (Jobert, 2006 : 117-129 ; Dine, 2020). L'article de *Paris Match*, mettant sa mort au crédit des « gangs de la boxe » états-uniens, reprend implicitement le récit longtemps le plus répandu, diffusé notamment par le populaire Carpentier, et fait passer cet athlète, dont le talent sportif était avéré, pour un alcoolique déséquilibré : « Il buvait quotidiennement cinq litres de chablis et changea seize fois de managers en douze jours. Siki fut champion six mois.¹⁵ » Après les années 1950, « période charnière dans la production d'une mémoire coloniale caractérisée par le renforcement des stéréotypes », Attali observe du reste que les sportifs colonisés disparaissent des colonnes de *Paris Match* : « la nageuse Christine Caron se substitue à Abdoulaye Seye » (2011 :175).

D'autres registres prévalent dans les deux magazines africains, où les propos sur la boxe se glissent également dans des lieux beaucoup moins attendus que la rubrique sport : la nécrologie, volontiers hagiographique, telle celle d'Assane Diouf, mort à 51 ans à Dakar et décrit comme « l'un des derniers aristocrates de la boxe¹⁶ » (illustration 1), la rubrique « Parlons un peu d'eux », qui restitue des trajectoires de réussite sociale comme celle de Victor Poué, ouvrier électricien et champion de boxe d'AOF ou celle d'Amadou Gueye, ancien champion de boxe devenu photographe des luttes africaines (illustration 2)¹⁷, le fait divers, tel la chute d'un toit du boxeur N'Faly Camara, alors qu'il était « en pleine gloire¹⁸ », le courrier des lecteurs, la couverture des magazines ou la publicité qu'ils contiennent.

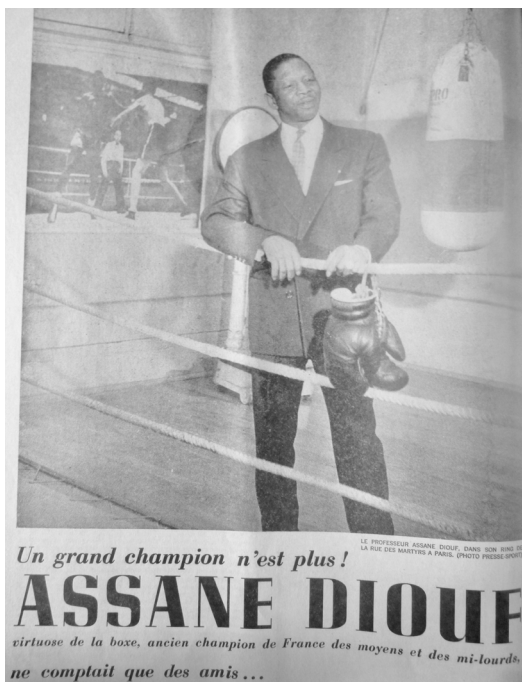


Illustration 1 : Guy Benamou, « Un grand champion n'est plus ! », *Bingo*, n° 128, sept. 1963, p. 50.

Illustration 2 : « Parlons un peu d'eux », *Bingo*, n° 74, mars 1959, p. 42-43.



Cette dissémination textuelle et visuelle ménage des circulations d'une rubrique et d'un numéro à l'autre, au-delà de la section sportive, dans des interstices parfois peu prévisibles qui se répondent. Elle contribue à rapprocher ces figures de boxeurs du lecteur ou de la lectrice du magazine, à travers le retour récurrent d'éléments biographiques à leur sujet. Du fait du relatif envahissement de ces biographèmes, ce *storytelling* traversant un grand nombre de types d'articles et de lieux du journal, le portrait de boxeur peut dès lors apparaître comme un « métagenre », situé entre et au-delà des genres journalistiques usuels.

Le terme de « genre » est ici utilisé dans le sens qu'il a pris dans une nouvelle vague de recherches sur la presse qui s'est développée depuis une vingtaine d'années. Considérant les journaux comme une unité littéraire, sémiotique et éditoriale, ces travaux cherchent à décrire, historiciser et comparer les différentes sections et rubriques du journal à partir de traits stylistiques partagés, de définitions socialement admises, et de catégorisations internes propres aux périodiques dans lesquels ils prennent place. Ces recherches, prenant le plus souvent la forme de projets collectifs, à l'instar de Numapresse, se sont notamment appuyées sur de vastes corpus numérisés et sur

des outils de programmation informatique (comme la classification automatique) entraînés à reconnaître et à distinguer de plus en plus finement les genres les uns vis-à-vis des autres, qu'ils soient thématiques (la rubrique sport ou cinéma), stylistiques (le fait divers ou le reportage), ou publicitaires, un texte étant toujours susceptible de s'inscrire dans plusieurs genres. Ces approches n'excluent pas, comme l'a récemment montré Pierre-Carl Langlais, une perspective critique sur les catégorisations ainsi produites, jamais universelles, toujours relatives au contraire à des contextes historiques précis qu'il s'agit de délimiter en les accompagnant d'interprétations qualitatives, les standards d'écriture journalistique évoluant constamment (Pinker, 2020 : 204-214 ; Langlais, 2021).

Si nous n'avons pas utilisé, dans le travail présenté ici, d'outil numérique de reconnaissance de genre, au profit d'analyses plus qualitatives, il apparaît bien, en comparant les articles sur la boxe présents d'un numéro à l'autre dans les trois magazines, que la présence du portrait de boxeur au-delà des rubriques sportives proprement dites est une particularité des magazines africains à la fin des années 1950 et au début des années 1960, ce qui les distingue nettement de *Paris Match*. L'exemple de publicités pour Nescafé peut illustrer ce clivage. Deux d'entre elles, similaires, paraissent dans *La Vie africaine* et dans *Bingo* à quelques mois d'écart (illustrations 3 et 4) : elles présentent un boxeur nommé et identifié, Fimin N'Dia ou Kouamé Yao, souriant, placé dans une même attitude de repos aussi conquérante que conviviale, laissant voir son corps et invitant presque le lecteur à pénétrer sur le ring, en une forme de rapprochement complice. La généralisation à « tous les boxeurs », *via* la comparaison traversant la photographie, fait de ces derniers des personnages dont on peut partager les pratiques de consommation, du moins en matière de boisson chaude. Les publicités pour Nescafé qui paraissent peu avant dans *Paris Match* mettent au contraire en avant

une femme blonde et un homme d'âge mûr, portant des vêtements de ville qui recouvrent bien davantage leurs corps, allongés sur un mobilier bourgeois, dans une pose inspirant la détente et l'opulence, avec une légende qui suggère en même temps la moralité et le *sex-appeal* de ces protagonistes dont les propos se conforment aux rapports sociaux de sexe. La première se voue à la sphère domestique, le second à la sphère professionnelle, sans que le contenu de leurs activités ne soit précisé (illustrations 5 et 6). Si le public visé n'est pas le même, le choix de boxeurs dont le nom est potentiellement connu, puisqu'il apparaît aussi dans des articles et en couverture, dit l'importance de cette figure à cette période, tout en illustrant deux procédés journalistiques, la peopolisation et le placement de produits, courants depuis le XIX^e siècle (Pinker, 2020 : 112-134) du fait de l'hétéronomie de la presse, notamment vis-à-vis des intérêts économiques.

Intensification et diversification de la présence des boxeurs africains entre 1959 et 1961

La présence des boxeurs s'intensifie et se diversifie en ce sens dans *Bingo* et *La Vie africaine* entre 1959 et 1961 : un quart des couvertures de *Bingo* est consacrée au sport sur ces trois années (contre seulement une dans *La Vie africaine*)¹⁹, et il s'agit de boxeurs sur plus de la moitié d'entre elles, soit cinq sur neuf (illustrations 7 à 11). Parmi celles-ci, une seule représente un boxeur noir américain : il s'agit de Davey Moore, à l'occasion de sa venue à Paris. Le portrait de ce boxeur, mort précocement à la suite d'un combat de deux ans plus tard, est peu avantageux : ressemblant à un homme d'Église, il aspire à une existence bourgeoise²⁰. Les autres couvertures mettent quant à elles à l'honneur quatre boxeurs africains accompagnés de membres de leur entourage professionnel ou familial, dévêtus et esthétisés dans des gestes et des postures de lutte virile qui valorisent la couleur de leur peau et leurs muscles, contemplant le trophée du champion-

Illustration 3 : *La Vie africaine*, n° 36, mai 1963, p. 54, et *Bingo*, n° 123, avril 1963, p. 73. / **Illustration 4** : *La Vie africaine*, n° 51, oct. 1964, p. 58. / **Illustration 5** : *Paris Match*, 21 mars 1959, p. 58. / **Illustration 6** : *Paris Match*, 11 avril 1959, p. 78.



Illustration 7 : *Bingo*, n° 76, mai 1959 / Illustration 8 : *Bingo*, n° 80, sept. 1959 / Illustration 9 : *Bingo*, n° 83, déc. 1959 / Illustration 10 : *Bingo*, n° 98, mars 1961



nat de France, ou habillés à l'européenne. C'est le cas de Kouamé Yao, fils de « paysans baoulé » qui dirige un garage dans le quartier abidjanais de Treichville où il habite avec sa femme et ses deux enfants. Malgré son titre de champion des mi-lourds de Côte d'Ivoire, il ne comprend pas pourquoi les journalistes venus le trouver là s'intéressent à lui²¹.



Illustration 11 : *Bingo*, n° 104, sept. 1961

On a accès, de numéro en numéro, à une galerie de portraits mis en situation et en relation : Michel Diouf est parrainé par Assane Diouf, ancien champion devenu entraîneur (illustration 9), à qui il présente un numéro plus ancien de *Bingo* – la représentation

visuelle de la lecture de ces magazines est courante dans leurs pages. Quelques mois avant la déferlante des indépendances politiques, la couverture du magazine n° 80 s'interroge sur la possibilité qu'un Africain devienne un jour champion du monde de boxe. Dans un article présenté conjointement comme une enquête et un reportage, Benamou insiste sur la centralité maintenue de Paris et de ses entraîneurs pour que cette possibilité se réalise²². Bernadette Deville-Danthu montre en ce sens que les années 1958-1965 voient se redéfinir les relations sportives entre la France et les pays d'Afrique. Le sport apparaissant comme un « instrument diplomatique » pour plusieurs nations qui tentent d'envoyer des équipes ou des entraîneurs dans les pays indépendants, la France engage alors « une politique de coopération sportive d'envergure qui ne négligea aucun État de l'ex-AOF », « avec des arrière-pensées sportives, mais aussi mercantiles et stratégiques » (1997 : 458-459).

Ce contexte peut contribuer à rendre compte de l'intensité exceptionnelle de la présence des boxeurs en couverture au cours de cette période, alors qu'aucune sportive n'est consacrée à un boxeur avant 1959. De 1962 à 1975, c'est l'Américain Mohamed Ali, promu à quatre reprises, qui domine les rares couvertures exhibant un boxeur²³. En d'autres termes, les boxeurs africains disparaissent des colonnes du magazine pour laisser place à leurs homologues états-uniens qui, en 1970, sont devenus les « maîtres du ring » : « Si les boxeurs de couleurs sont de plus en plus rares en France, ils continuent à montrer leur valeur sur les rings américains²⁴. »

Conditions sociales d'existence des boxeurs représentés : des portraits en six séquences

Pour contribuer à éclairer les modalités d'écriture des portraits de boxeurs et les conditions sociales d'existence qu'ils permettent de documenter, nous avons distingué six séquences récurrentes structurant

les textes et les images qui s'y rapportent dans cette presse africaine. Ces lieux rhétoriques ou *topoi* représentent autant d'étapes chronologiques successives renvoyant à des biographies spécifiques, à travers des séquences clés dans une telle carrière sportive.

Le premier topos renvoie à la petite enfance, à travers la naissance, dont le lieu et la date sont souvent précisés, ainsi que les modalités de socialisation dans le milieu familial : place dans la fratrie, destins des différents frères et sœurs, choix éducatifs parfois détaillés, traduisant généralement un positionnement plutôt favorable, ce qui contribue à documenter un pan méconnu d'histoire sociale. Établissant une prosopographie à partir de périodiques spécialisés parus entre 1905 et 1914 (en l'absence d'autres archives), Sylvain Ville a montré que les boxeurs français se recrutent alors « dans les fractions les plus aisées du prolétariat urbain » bien davantage « que dans ses catégories les plus précaires », loin de la représentation misérable que véhicule le sens commun (2016b : 14), ou de leurs appartenances sociales plus défavorables aux États-Unis (Beauchez, 2017). De même, l'origine sociale de ces boxeurs issus de colonies françaises n'est généralement pas populaire, ce qui est d'autant plus remarquable que l'accès à la scolarisation y est bien moins généralisé que dans l'Hexagone au début du xx^e siècle. Ces sportifs ont quasiment tous pu fréquenter l'école ; ils suivent la plupart du temps des études supérieures ; ils lisent et vont au cinéma, ce qui reste très distinctif socialement en AOF et en AEF. Le Camerounais Épiphané Akono est ainsi le fils de l'ex-président de l'Assemblée du Cameroun. Orphelin de mère depuis l'âge de 3 ans, il compte dans sa nombreuse fratrie des réussites sociales : l'un de ses frères est bachelier à un âge précoce, un autre dessinateur en bâtiment²⁵.

Le deuxième topos est la découverte du sport et, souvent plus tard, de la boxe. Ce n'est qu'après avoir pratiqué le foot avec les autres enfants de son quartier et migré en Côte d'Ivoire, où il travaille comme aide-mécanicien dans un garage automobile d'Abidjan, qu'Akono fait connaissance avec l'art pugilistique.

Le troisième lieu rhétorique récurrent dans ces portraits représente les apprentissages et les progrès, et parfois l'accès au statut de professionnel, le plus souvent à travers une rencontre avec un entraîneur décisif et/ou une migration en France afin de bénéficier d'une meilleure formation. Cette mobilité impose alors des appartenances multiples, parfois problématiques, en particulier après les indépendances, ce que peut aussi signaler l'usage, pour désigner ces boxeurs, de noms ou de surnoms variés. Le journaliste de *Bingo* s'interroge ainsi en 1963 sur la nationalité d'Edmond Britto, qui fait selon lui partie des « hommes à suivre » : « Sénégal ? Côte d'Ivoire ? France ?²⁶ » Akono part en France en 1953 pour suivre des cours dans un centre d'appren-

tissage de mécanique automobile à Lyon. Une fois diplômé, il est engagé aux Usines Chausson, en région parisienne, où un enseignant de gymnastique lui fait connaître le manager Ernest Grante. Après avoir disputé trente-cinq combats en amateur, dont une seule défaite, au championnat de Paris, il passe professionnel, et vainc à l'étranger des Italiens, des Anglais et des Belges.

La quatrième séquence que l'on trouve dans ces trajectoires est une description de la pratique sportive et du quotidien qui l'accompagne, comprenant généralement une autre activité sociale considérée par la plupart des boxeurs comme principale, études supérieures ou second métier, en raison de la faiblesse des revenus que suscite ce sport, d'autant qu'il nécessite aussi des frais relativement élevés, comme la cotisation permettant de s'entraîner dans une salle²⁷. Les gratifications que cette pratique occasionne sont plus symboliques, culturelles et mondaines que financières : une propulsion dans des milieux sociaux relativement prestigieux, de l'aide ou des opportunités professionnelles, des voyages... toutes conséquences éventuellement vectrices d'ascension sociale, sous réserve d'un succès minimal pour ceux que les journalistes voudraient généralement tous champions. Ces perspectives avantageuses sont maintenues à l'horizon de nombreux portraits, sans qu'elles n'aient rien d'évident. Le boxeur sénégalais Constant Alcantara, surnommé « Al », a ainsi été fasciné, lors de ses déplacements, par l'île de Porto Rico ; il a été invité à la table du roi de Suède et voudrait entraîner les jeunes Sénégalais. La vie personnelle est aussi présente dans ces portraits, donnant place aux qualités morales à côté des caractéristiques physiques de ces athlètes, ainsi qu'à leurs loisirs, y compris culturels, à leur compagnie et/ou leurs enfants. « Affable et sympathique », Akono a aussi « une musculature bien équilibrée », et son emploi du temps reste, comme dans bien d'autres cas, relativement ascétique pour laisser de la place à l'entraînement corporel malgré de multiples occupations :

« Toujours très tôt couché, Akono est un boxeur extrêmement sérieux. Il travaille actuellement à la Maison Burroughs, fabrique des machines à écrire et à calculer, en qualité d'agent technique. Ses principales distractions sont les disques, la télévision et les romans. Sa patience à l'entraînement et la confiance qu'il donne à M. Grante, son manager, qui, pour lui, est un second père, lui vaudront certainement une grande carrière²⁸. »

Le portrait, lui-même romancé et exotisé, de Constant Alcantara en « globe-trotter » doublé d'un « champion romantique », insiste sur le raffinement de ses goûts, très légitimes, pour les écrivains des xvii^e et xix^e siècles français, mais aussi sur le soin qu'il apporte à l'éducation de ses enfants :

« Cette tranquillité d'esprit et de caractère propre aux grands champions est doublée chez Alcantara d'un certain romantisme qui lui permet d'apprécier les grandes œuvres de Chateaubriand, Vigny, Musset. Entre deux combats, il va applaudir les comédies et tragédies classiques à la Maison de Molière, et voir Jean Gabin, sa vedette préférée (sic). Parfois, il amène ses enfants Anny et Philippe voir les marionnettes du Luxembourg (Constant a épousé, en 1951, Gisèle, charmante Haïtienne, venue de sa lointaine île merveilleuse)²⁹. »

Le cinquième topos repose sur une poétique du chiffre spécifiquement déclinée au cas de la boxe à travers la taille, les mensurations, le poids, qui permettent de définir des catégories, du poids plume jusqu'au poids lourd, catégorie la plus prestigieuse particulièrement investie, au début du xx^e siècle en France, par les boxeurs noirs, alors américains (Ville, 2016b : 17), mais aussi les classements, le déroulement du match divisé en rounds, le nombre de victoires et de défaites. Outre certains débats autour d'arbitrages contestés, cela permet de glisser des pronostics, qui se voient parfois fièrement confirmés par les journalistes : « *Bingo* l'avait prédit ! » titre Benamou fin 1959³⁰.

Le sixième et dernier topos, déjà évoqué, met en scène les espoirs et/ou les perspectives d'avenir qui s'étendent bien au-delà du ring, puisqu'elles sont aussi géographiques et professionnelles : dans le monde de la boxe, par exemple en tant qu'entraîneur, mais aussi en dehors de ce dernier comme gérant de bar, orthopédiste, chimiste ou ajusteur. L'un des enjeux majeurs de ces futurs envisagés, c'est le retour en Afrique, nourri par une nostalgie et un désir de retourner servir son pays, particulièrement après les indépendances. Certains allers-retours sont possibles

Illustration 12 : Souleymane Diallo dans *Bingo* en 1967, p. 23.



Ce Dakarais, restaurateur nantais raisonnable et intelligent, convoite la couronne européenne des super-welters.

entre ces différents mondes, comme dans le cas de Souleymane Diallo, qui décide d'arrêter la boxe à la surprise générale en 1966, à 29 ans. Ayant quitté Saint-Nazaire à la suite d'une brouille avec son entraîneur et ouvert un restaurant à Nantes, il ne peut plus s'exercer convenablement, devant rester avec sa femme et son fils Philippe³¹. Mais dès 1964, ayant les deux métiers d'ajusteur et de chimiste, il précisait déjà qu'il n'aimait pas la boxe et ne désirait pas que son fils en fasse³². Cet élément revient dans différents portraits, comme si les victoires avérées de certains boxeurs ne pouvaient conduire qu'au malheur.

Le portrait de Diallo s'accompagne, loin des images chocs de *Paris Match* donnant à voir le heurt et la souffrance de corps noirs altérés, de photographies alternant des plans rapprochés et des vues plus éloignées, dans une approche réaliste mettant en valeur un environnement urbain. Le journaliste insiste sur l'équilibre d'un mode de vie ne délaissant pas l'esprit, et le représente à bicyclette, probablement devant son café-restaurant en train de se faire ravitailler (illustration 12). La boxe n'apparaît plus que comme une étape dans la trajectoire de long terme de ce *self-made man* que ne motive pas l'appât de gains, mais plutôt des valeurs comme l'amitié, et s'étant déjà réorienté professionnellement : « Lorsqu'il se retirera définitivement des rings, sa santé sera parfaite et sa réussite sociale complète. »

Du côté des journalistes comme des boxeurs, tous des hommes, la mise en scène de ces représentations médiatiques se déploie au sein d'un entre-soi masculin³³, conformément à la dimension virile de ce sport, « célébration de la religion perdue de la masculinité, d'autant plus stricte qu'elle est perdue », selon une formule de l'écrivaine américaine Joyce Carol Oates (2011 : 65). Les magazines donnent accès, au-delà

des caractéristiques masculines de ces (futurs) champions, de la force et de l'endurance de leurs corps, de la visibilité publique de leurs victoires, à certains traits plus féminins et inattendus de leur intimité. Leur entourage familial, soit leur compagne, qui est généralement une épouse, et les enfants, est ainsi volontiers personnalisé, représenté et nommé. Mais ces portraits restituent aussi des attitudes et des tâches plus domestiques de soin et d'entretien dans le cadre privé : Akono accompagne ses enfants au spectacle de marionnettes quand Diallo essuie des verres derrière son bar ou que Seye, pris en photographie dans son logement,

prépare le thé dans sa cuisine³⁴. Ces précisions contribuent à éloigner ces boxeurs noirs des normes de masculinité hégémoniques, au profit de masculinités « subordonnées », c'est-à-dire dominées et exclues culturellement et politiquement vis-à-vis des premières (Connell, 2015 : 74-76). Elles ne bousculent pas néanmoins l'ordre traditionnel du genre, notamment du fait de la mention de la compagne et des soins domestiques plus constants qu'elle ne manque pas d'exercer en second plan, en adjuvante du champion, écartée du centre des lieux sportifs.

Un tel traitement ne se cantonne pas à la seule représentation des exploits physiques et concourt à mettre en scène une vie exemplaire, faisant de ces sportifs des modèles de société, à la fois mythifiés et accessibles, ce qui est un mécanisme classique de la représentation des célébrités dans la presse magazine, insistant généralement bien plus sur la personnalité que sur les compétences professionnelles (Chenu, 2008 : 11-14). Dans *Bingo* et *La Vie africaine*, cela participe parfois aussi d'une forme de prosélytisme, visant à inciter le lectorat situé en Afrique à la pratique du sport. La démocratisation sportive est en effet l'un des enjeux de cette représentation médiatique, perceptible à travers certains témoignages : des instituteurs africains demandent des conseils pour que leurs élèves s'adonnent à la gymnastique, et se voient signaler l'existence de manuels et de disques d'éducation physique et sportive ; les journalistes déplorent la faiblesse des équipements, notamment le tarif excessif du ticket d'entrée à la piscine, qui empêche de généraliser l'exercice de la natation sur le continent et, du même coup, l'excellence en compétition³⁵.

L'insistance de *Bingo* et, surtout, de la *Vie africaine* sur des figures plus modestes, voire obscures, des « sportifs de l'ombre » considérés comme des « génies »³⁶, repose aussi sur la mise en avant du caractère collectif et relationnel de leur condition. Si Moussa Sangaré s'est mis à la boxe, c'est « pour imiter quelques-uns de ses frères de couleur »³⁷. Afin que son ami Souleymane Diallo reprenne la boxe quelques années plus tard, la solution trouvée est de le faire venir de Saint-Brieuc à Nantes pour qu'ils s'y entraînent ensemble³⁸.

Un autre cas intéressant en ce sens est celui d'Abdoulaye Faye, qui, après avoir été un éphémère champion de boxe, entraîné par Philippe Filippi, accède à la notoriété à travers le portrait que réalise de lui le cinéaste François Reichenbach dans *Un cœur gros comme ça*, objet d'un succès critique en 1962 (le film reçoit notamment une Voile d'Or au festival de Locarno, devant *Jules et Jim*). *Bingo* et surtout *La Vie africaine* le font apparaître dans plusieurs articles avec un statut variable : en tant que héros de cinéma, avant même la parution officielle de ce « merveilleux film », puis qu'un entrefilet rende compte de son succès³⁹ ; en tant que porte-parole collectif

chargé de restituer les sentiments et les liens de fraternité des boxeurs africains, ainsi que leur nostalgie de l'Afrique⁴⁰ ; en tant qu'écrivain enfin, puisqu'un article est consacré au *Débrouillard*, récit biographique que Faye publie ensuite chez Gallimard, dans une collection vouée à la grande diffusion, « L'Air du temps », dirigée par Pierre Lazareff, homme de presse fondateur du quotidien *France-Soir* (Ducournau, à paraître). Si ce boxeur n'atteint aucun vedettariat durable, ni par le sport, ni par le cinéma, ni par la littérature, et est, quelques mois plus tard, devenu épicier au Sénégal, où il « gagne bien sa vie »⁴¹, il fait, comme Diallo, l'objet d'un retour récurrent dans ces magazines, à travers différentes facettes, de moins en moins centrées sur sa carrière sportive. Lorsque celle-ci est évoquée, c'est généralement pour être inscrite au centre de son environnement social et des échanges qui l'ont permise.

Dans ces relations entre boxeurs, l'entraide et la transmission sont mises en avant. La figure d'Assane Diouf, dont les magazines africains retracent la trajectoire après sa mort à 51 ans, alors qu'il venait de retourner au Sénégal pour y exercer ses talents d'entraîneur loin de son club parisien de la rue des Martyrs nommé L'Étoile noire, est évoquée comme une référence située au centre d'un réseau de sociabilités. Ses succès comme boxeur et comme entraîneur sont valorisés à côté de son métier de cuisinier : il a ainsi formé son presque homonyme, le champion Michel Diouf (auquel il n'est pas apparenté), et son fils Jacky, devenu pâtissier-glacier, qui tenait à faire de la boxe (en amateur) malgré l'opposition de son père⁴². Aucune mention n'est cependant faite des conditions mystérieuses de ce décès (Benamou, 2011 : 82), ni de ses compromissions avec la propagande vichyste sous l'Occupation, faisant de lui, selon Timothée Jobert, « de manière idéale (donc trompeuse) le parfait accomplissement du projet colonial français » (2006 : 206-210⁴³). Ces omissions contribuent à lisser ce portrait d'une manière en partie fictive, et toujours positive.

Les articles mettent aussi volontiers en scène la proximité relationnelle des journalistes avec cet univers, courante à cette période dans la presse sportive (Souanef, 2013), à l'instar de l'amitié de Benamou avec plusieurs pugilistes, dont Diouf (Benamou, 2011 : 180). Les rédacteurs en chef A. Baye Fall (pour *La Vie africaine*) et Paulin Joachim (pour *Bingo*), écrivent sur le sport, dans des articles spécifiques ou dans certains éditoriaux, ce qui signale la légitimité de ce domaine dans les hiérarchies de ces deux périodiques à ce moment-là. D'autres, comme Max-Henri Boulois, évoluent de la pratique sportive au journalisme : d'abord objet d'articles dans *Bingo* et *La Vie africaine*, cet athlète de haut niveau signe ensuite des articles et devient chroniqueur sportif attitré du second magazine.

Énonciations, racialisations, fictionnalisations d'un magazine à l'autre

Tous ces journalistes n'écrivent cependant pas de la même manière, notamment du point de vue des modes de racialisation, variables d'un magazine à l'autre. Le discours sur la boxe fait en effet partie d'un discours social plus vaste, où *L'Idéologie raciste*, pour reprendre le titre de Colette Guillaumin, se niche dans la langue et dans l'énonciation, ce qui est bien perceptible dans *Paris Match*. Par rapport à *La Vie Africaine*, qui n'accueille que des journalistes sportifs dont le nom est de consonance africaine, *Bingo* occupe cependant une place intermédiaire. Si plusieurs signatures se succèdent à la rubrique sportive, où l'on retrouve un écrivain congolais comme Sylvain Bemba⁴⁴, c'est Guy Benamou qui s'y taille la part du lion, en empruntant peut-être parfois en pseudonyme un nom africain⁴⁵.

Né en 1928 à Paris, dans le quartier de Ménilmontant, au sein d'un milieu modeste, ce journaliste entre dès 1955 à *France-Soir* et y inaugure une carrière spécialisée dans le sport. Il professe dans ses mémoires son attachement à la langue française, y compris argotique, et son refus d'utiliser des mots anglais, répandus dans cette spécialité, choix qu'il met en œuvre dans *Bingo* (2011 : 13, 69 ; Souanef, 2013). Dans un magazine pourtant destiné à un public africain, ce journaliste semble perpétuer l'écriture adoptée dans *France-Soir*, puisqu'il altérise fréquemment les boxeurs noirs, considérant ainsi les Africains comme « naturellement doués⁴⁶ ». Faisant le récit – affiché comme authentique – de la carrière de Diallo, dépeint comme un « homme du monde », il adopte de même le point de vue majoritaire dans la presse française, aussi bien culturellement que racialement, universalisant le talent d'écriture de Perrault mais particularisant le public du journal :

« L'histoire de Souleymane Diallo est un peu celle d'un conte de fées. Elle est à la fois merveilleuse et simple, belle et humaine, incroyable... mais vraie. Un jour peut-être, vers l'an 2000, un Charles Perrault du moment écrira cette belle histoire pour petits enfants noirs qui, sagement, l'écouteront⁴⁷. »

Il souligne ensuite l'importance dans la trajectoire de Diallo (qui avait déjà néanmoins emporté des victoires avec l'équipe de France) de la rencontre avec Henri Fogel, tailleur à Saint-Nazaire dont la passion est d'organiser des matchs de boxe. Il relate les pensées de celui-ci à l'idée du « bon tour qu'il allait jouer à ses compatriotes en leur ramenant un boxeur noir », et la réaction effective de ces derniers, s'écriant « "Encore une idée farfelue à la Fogel ! Un Noir à St-Nazaire !" ».

De tels traits d'écriture, dans des récits insistant sur le rôle de l'entraîneur blanc, rappellent, comme

certaines des *topoi* énumérés plus haut, ceux que Jobert décelait dans ce qu'il appelle des « récits fondateurs » de l'accès des Noirs, alors quasi exclusivement américains, à la scène sportive, et présents dans la presse française des années 1900 et 1910 à la suite de leurs premiers succès. Il les voit comme des « formes de récits romanesques qui éclairent moins une réalité tangible que la représentation communément admise de ce que devrait être l'itinéraire "normal" de ces athlètes » (2006 : 25-26). L'architecture de ces récits, dans une zone située entre le vrai et la fiction, repose fortement sur les prédispositions volontaires et positives des protagonistes, puis sur la rencontre avec un découvreur et un entraîneur blancs, permettant une inflexion radicale de leurs destins.

Le cas de Diouf, dont nous avons montré plus haut que certains éléments du passé ont été omis, fait ainsi ressortir un trait constant dans ces portraits de boxeurs africains, marqués par un lexique et des connotations généralement appréciatifs, notamment d'un point de vue moral. Si un tel registre est davantage la norme que l'exception dans l'écriture du sport, plus poussée à l'éloge qu'à la critique négative (Souanef, 2013 : 26-27), elle distingue, dans cette presse, ces boxeurs-là de certains de leurs homologues américains (y compris dans les récits étudiés par Jobert). Sonny Liston est ainsi dépeint comme un « mauvais garçon », repentant, certes, puisqu'il est devenu un riche champion du monde poids lourd après deux séjours en prison et une rencontre avec un aumônier blanc qui l'incite à boxer, mais il fait toujours les frais de son passé, notamment face à son public aux États-Unis⁴⁸. Aucun passé amoral ou criminel (ni un tel parcours de rédemption) ne pèse de la sorte sur les épaules d'un boxeur issu d'Afrique, comme si l'une des conditions de leur carrière était, à travers la mise en scène de leur gentillesse, l'acceptation préalable d'une forme de hiérarchie – on retrouve là le ressort principal des représentations médiatiques, au début du xx^e siècle, du clown Chocolat, battu mais content, ce qu'a bien éclairé Gérard Noiriel. Cela signifierait l'une des modalités de la fictionnalisation – procédé banal dans la presse (Pinker, 2020) – travaillant les histoires médiatiques qui leurs sont réservées, marquées par un certain paternalisme (néo)colonial et maintenant la norme des rapports sociaux de race et de sexe.

CONCLUSION

C'est donc une galerie variée de portraits de boxeurs africains que donnent à voir *Bingo* et *La Vie africaine* dans les années 1950 et 1960, à bonne distance de l'altérisation et/ou de l'exclusion dont, au même moment, ces sportifs font les frais dans les colonnes de *Paris Match*, où se déploie, en corolaire, une défense de la colonie et de ses formes de domination

socio-raciale. En dépit des importantes variations qui transparaissent d'un magazine à l'autre, la présence intense, autour de 1960, de portraits de boxeurs noirs dont l'héroïsation et le vedettariat ne sont jamais que partiels dans cette presse africaine, en fait bien une spécificité nette à cette période, où une lutte politique décisive se joue aussi en-dehors des rings. Dans un contexte d'effritement de l'empire colonial français, le corps de ces boxeurs, qui se déploie bien au-delà de la rubrique sportive, y apparaît principalement comme un symbole politique de résistance.

La mise en scène médiatique des biographies de ces athlètes subalternisés permet dès lors d'incarner et de donner un sens (une direction autant qu'une signification) à des luttes tant pugilistiques que sociopolitiques, dans un contexte d'autonomisation du champ sportif français, alors en quête de champions

issus d'Afrique, y compris pour des raisons stratégiques et diplomatiques. Ce faisant, ces corps apparaissent néanmoins traversés par des dominations de race (sous la plume de bien des journalistes français, le Noir reste l'autre), de genre (quoique ne validant pas toutes les normes de masculinité hégémonique, ces portraits ne bousculent pas l'ordre genré), et de classe (les portraits de ces boxeurs issus de milieux sociaux plutôt favorisés n'excluent pas des mécanismes (néo) coloniaux donnent la part belle à leurs entraîneurs et entourages blancs).

Proposé le 28 août 2020

Accepté le 7 juillet 2021

NOTES

¹ L'auteure est membre de Numapresse, projet soutenu par l'Agence Nationale de la recherche dans le cadre de la convention ANR-17-CE27-0014-01.

² Ces périodiques sont accessibles dans plusieurs centres de documentation en France, dont la Bibliothèque nationale de France et La Contemporaine où ils ont été consultés.

³ Le n° 204 de *Bingo*, en janvier 1970, affiche une impression de 100 125 exemplaires.

⁴ A. Baye Fall, « La lettre du directeur », *La Vie africaine*, n° 1, mars-avril 1959, p. 5.

⁵ Entretien avec Olympe Bhèly-Quenum, oct. 2016. Le n° 7 de *La Vie africaine*, en mai-juin 1960, affiche un tirage de 12 000 exemplaires distribués en Afrique, y compris 3 000 par voie d'abonnements, p. 3.

⁶ Rafaly, « Les Premiers Jeux de la Communauté – supplément », *La Vie africaine*, mai-juin 1960, n° 7, p. 28.

⁷ Max-Henri Boulois, « Triomphe de l'école ivoirienne », *La Vie africaine*, n° 22, fév. 1962, p. 39.

⁸ A. Baye Fall, « Seye : Paris ou Dakar », *La Vie africaine*, n° 12, mars 1961, pp. 25-27.

⁹ Joe Louis, « Le prochain roi du ring sera-t-il africain ? Réflexion d'un ancien champion du monde sur l'avenir du sport qui l'a rendu fameux », *Bingo*, n° 185, juin 1968, pp. 18-19.

¹⁰ ** « Ces quatre Noirs sont parmi les plus riches du monde », *Bingo*, n° 113, juin 1962, pp. 54-55 ; Guy Benamou, « Non ! Plus jamais ça : assez de sang sur le ring », *Bingo*, n° 113, juin 1962, pp. 29-31, 40-44.

¹¹ Guillaume Hanoteau, « Le drame de Grenelle », *Paris Match*, 6 juill. 1957, pp. 62, 67.

¹² **, « Robinson a rendu son auréole à la plus grande ville noire du monde, Harlem », *Paris Match*, 29 sept. 1951, p. 21.

¹³ *Paris Match*, 30 juin 1951, p. 4.

¹⁴ O.M., « La bourse aux gnons », *Paris Match*, 7 déc. 1959, p. 111.

¹⁵ Jean-Paul Penez, Yves Salgues, « Le gang de la boxe », *Paris Match*, 28 janv. 1950, p. 25.

¹⁶ Guy Benamou, « Un grand champion n'est plus ! », *Bingo*, n° 128, sept. 1963, pp. 50-51.

¹⁷ « Parlons un peu d'eux », *Bingo*, n° 74, mars 1959, p. 42.

¹⁸ **, « Fauché en pleine gloire sportive, N'Faly Camara fait une chute de 8 mètres en tombant du toit qu'il réparait », *Bingo*, n° 72 janv. 1959, p. 22.

¹⁹ À titre de comparaison, Alain Chenu évalue à 6,1 % la proportion de couvertures sportives dans *Paris Match* entre 1949 et 2005, soit à peu près autant que le pourcentage de couvertures consacrées à la seule famille royale britannique (2008 : 24).

²⁰ Guy Benamou, « Champion du monde des plumes, Davey Moore dort partout sauf sur le ring », *Bingo*, n° 98, mars 1961, pp. 26-28.

²¹ **, « Kouamé Yao a l'avenir devant lui », *Bingo*, n° 104, sept. 1961, pp. 10-11 et 43-44.

²² Guy Benamou, « La route du championnat de France passe par Paris », *Bingo*, n° 80, sept. 1959, pp. 14-15.

²³ Seule une autre couverture représente un boxeur (n° 269, juin 1975), et promet d'examiner la supériorité des sportifs noirs sur les blancs.

²⁴ Guy Benamou, « Les boxeurs américains maîtres du ring », *Bingo*, n° 212, sept. 1970, p. 38.

- ^{25.} Baye, « Le boxeur appliqué, Épiphan Akono », *La Vie africaine*, n° 2, mai-juin 1959, pp. 20-21. Un reportage de *Bingo* fait cette fois de son père le « vice-président » de l'Assemblée : Guy Benamou, « Avant de devenir une grande vedette du pugilisme français, le camerounais Épiphan Akono fut obligé de conquérir la Suisse », *Bingo*, n° 73, fév. 1959, pp. 15-16-38.
- ^{26.} ** « Dakar 63 : point d'envol du sport africain », *Bingo*, n° 123, avril 1963, p. 40.
- ^{27.} Guy Benamou, « La boxe professionnelle nourrit-elle son homme ? », *Bingo*, n° 137, juin 1964, p. 17-23. Cette situation est semblable à celle des boxeurs français du début du xx^e siècle, exerçant pour la plupart la boxe « par intermittence », comme « métier d'appoint », sans que cette pratique ne permette d'ascension sociale. La réussite médiatique et économique de Carpentier – boxeur professionnel dès ses débuts, à l'âge de 13 ans, se consacrant à cette seule activité et aux mises en scènes de lui-même qui en découlent (autobiographies, films, etc.) – s'avère alors à bien des égards exceptionnelle (Ville, 2016a et 2016b : 22-28).
- ^{28.} Baye, « Le boxeur appliqué, Épiphan Akono », art. cit., p. 21.
- ^{29.} Moussa N'Diaye, « Constant Alcantara quitte la boxe pour se consacrer à l'entraînement de jeunes talents », *La Vie africaine*, n° 13, pp. 30-31.
- ^{30.} Guy Benamou, « *Bingo* l'avait prédit ! Michel Diouf est champion de France des poids moyens », *Bingo*, n° 83, déc. 1959, pp. 25 et 35.
- ^{31.} Guy Benamou, « Grâce à Moussa Sangaré, le célèbre boxeur Souleymane Diallo a décidé de reprendre les gants de la gloire », *Bingo*, n° 172, mai 1967, pp. 22-23.
- ^{32.} Guy Benamou, « La boxe professionnelle nourrit-elle son homme ? », art. cit., p. 18.
- ^{33.} Nous n'avons recensé qu'un article sportif signé par un nom de femme : Diane M. Kaba, « Vedette camerounaise du dernier tour de Côte d'Ivoire, Jacques Toko se lance à l'assaut des routes de France », *Bingo*, n° 132, janv. 1964, pp. 38, 41-43, 47, 60. Les articles sur des sportives sont très rares : Wilma Rudolph, Américaine surnommée la « gazelle noire », apparaît cependant une fois en couverture de *Bingo*.
- ^{34.} Guy Benamou, « Grâce à Moussa Sangaré », art. cit., p. 22; A. Baye Fall, « Seye : Paris ou Dakar », art. cit., p. 27.
- ^{35.} Max Boulois, « Une révolution en pédagogie sportive : la leçon de maintien sur disque », *La Vie africaine*, n° 34, mars 1963, pp. 47-48 ; Paulin Joachim, « L'avenir du sport africain », *Bingo*, n° 110, mars 1962, p. 59.
- ^{36.} Baye, « Rabemila... vers les Jeux olympiques », *La Vie africaine*, n° 6, mars-avril 1960, pp. 28-29 : « Il en est d'autres qui (...) tiennent une bien plus modeste place sur le podium de la popularité mais qui, toutes proportions gardées, sont en fait des génies comparativement aux grandes vedettes. »
- ^{37.} Guy Benamou, « Moussa Sangaré (*sic*), poulain d'Assane Diouf, est un des plus sûrs espoirs de la boxe sénégalaise », *Bingo*, n° 103, août 1961, pp. 17-18.
- ^{38.} Guy Benamou, « Grâce à Moussa Sangaré », art. cit., p. 23.
- ^{39.} D'Dée, « Abdoulaye Faye, boxeur africain, est aussi un héros de film », *La Vie africaine*, n° 21, janv. 1962, pp. 44-47 ; *La Vie africaine*, n° 24, avril 1962, p. 43.
- ^{40.} Max Boulois, « Abdou Faye parle à cœur ouvert aux lecteurs de *La Vie africaine* : "C'est pour l'Afrique que nous souffrons sur le ring" », *La Vie africaine*, n° 26, juin 1962, p. 21.
- ^{41.} Guy Benamou, « La boxe professionnelle nourrit-elle son homme ? », art. cit., p. 24.
- ^{42.} Guy Benamou, « Assane Diouf a fait malgré lui de son fils un boxeur », *Bingo*, n° 72, janv. 1959, pp. 9-10.
- ^{43.} Assane Diouf accepte des invitations dans des galas organisé par le gouvernement de Philippe Pétain et, assurant dans les médias un rôle filial vis-à-vis de son entraîneur, Jean Bretonnel, au service de représentations paternalistes, gagne suffisamment d'argent pour inaugurer en 1944 un bar à Asnières-sur-Seine, en un moment où les athlètes noirs sont paradoxalement honorés, formés et intégrés de manière inédite à la communauté nationale.
- ^{44.} Sylvain Bemba, « Du 18 au 25 juill. 1965 à Brazzaville, les premiers jeux africains rassembleront l'élite sportive de l'Afrique », *Bingo*, n° 149, juin 1965, pp. 16-18 et 46.
- ^{45.} Certains articles de *Bingo*, où l'on peut reconnaître son style, sont ainsi signés Guy Hazoumé en 1964.
- ^{46.} Guy Benamou, « La route du championnat de France passe par Paris », art. cit., p. 14.
- ^{47.} Guy Benamou, « Le boxeur Souleymane Diallo trouve la chance, la fortune et l'amour », *Bingo*, n° 124, mai 1968, pp. 21-22.
- ^{48.} Guy Benamou, « Mauvais garçon, "Sonny Liston" le serait resté sans la boxe. Comment un prêtre en fit un honnête et prestigieux champion », *Bingo*, n° 131, déc. 1963, pp. 29-3, 67.

BIBLIOGRAPHIE :

- Attali, M., 2011, « Paris Match et la fabrique sportive de la figure de l'immigré au cours des années 1950 : entre naturalisation et assignation », *Migrations et Société*, n° 137, pp. 161-176.
- Beauchez, J., 2017, « La "douce science" des coups. La boxe comme paradigme d'une sociologie de la domination », *Revue française de sociologie*, vol. 58, n° 1, pp. 97-120.
- Benamou, G., 2001, *Histoires d'un siècle de sport : mémoires d'un journaliste*, Paris, Mango Sport.
- Blandin, C. (dir.), 2018, *Manuel d'analyse de la presse magazine*, Paris, Armand Colin.
- Bouzerand, J., 1967, *La Presse écrite à Dakar, sa diffusion, son public*, Dakar, Thèse, Centre de recherches psychosociologiques.
- Chenu, A., 2008, « Des sentiers de la gloire aux boulevards de la célébrité : sociologie des couvertures de Paris Match, 1949-2005 », n° 1, vol. 49, pp. 3-52.
- Connell R., 2014, *Masculinités : enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Amsterdam.
- Defrance, J., 1995, « L'autonomisation du champ sportif. 1890-1970 », *Sociologie et sociétés*, vol. 27, n° 1, pp. 15-31.
- Deville-Danthu, B., 1997, *Le Sport en noir et blanc. Du sport colonial au sport africain dans les anciens territoires français d'Afrique occidentale (1920-1965)*, Paris, L'Harmattan.
- Dine, P., 2020, « Sport », in Achille, E., Forsdick, C. and Moudileno, L., *Postcolonial Realms of Memory. Sites and Symbols in Modern France*, Liverpool, Liverpool University Press, pp. 411-419.
- Ducournau, C., 2021 (à paraître), « Le Débrouillard de N.G.M. Faye : écriture malhabile et histoire (éditoriale) oubliée d'un boxeur-acteur-écrivain sénégalais publié par Gallimard en 1964 », in Corinus V. et Hilsum M. (dirs.), *Nouvel état des lieux des littératures francophones*, vol. 2, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Foucault, M., 2003, [1975], *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».
- Foucault, M., 2000, [1976], *Histoire de la sexualité. Tome 1 : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».
- Gaucher, J., 2009, « Black Males in the Stadium: All 'Bad Niggers'? French Literature, Sport and Masculinity from the 1920s to the 1950s », *The International Journal of the History of Sport*, vol. 26, n° 9, pp. 1171-86.
- Guillaumin, C., 1972, *L'Idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris, Gallimard.
- Jobert, T., 2006, *Champions noirs, racisme blanc ? La Métropole et les sportifs noirs en contexte colonial (1901-1944)*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Lanfranchi, P., 1994, « Mekloufi, un footballeur français dans la guerre d'Algérie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 103, pp. 70-74.
- Langlais, P.-C., 2021 (à paraître), « Classified News. Revisiting the history of newspaper genre with supervised models », in Bunout E., Clavert F., et Ehrmann M. (dirs.), *Digital Newspaper - A new Eldorado for Historian*, De Gruyter.
- Noiriel, G., 2012, *Chocolat, clown nègre. L'Histoire oubliée du premier artiste noir de la scène française*, Montrouge, Bayard.
- Oates, J.C., 2012, [1987] *De la boxe*, Auch, éditions Tristram.
- Pinker, R., 2020, *Fake news & viralité avant Internet : les lapins du Père-Lachaise et autres légendes médiatiques*, Paris, CNRS éditions.
- Sartre, J.-P., 1985, « La lutte est-elle intelligible ? », *Les Temps Modernes*, n° 471, pp. 354-416.
- Souanef, K., 2013, « Journalisme sportif ou journalisme de sport ? Pour une compréhension historique de l'identité », *Les Cahiers du journalisme*, n° 25, pp. 20-33.
- Tudesq, A.-J., 1995, *Feuilles d'Afrique. Étude de la presse de l'Afrique subsaharienne*, Talence, Éditions de la Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine.
- Ville, S., 2016a, « Georges Carpentier, naissance d'une célébrité sportive (1894-1926) », *Genèses*, vol. 2, n° 103, pp. 49-71.
- Ville, S., 2016b, « Portrait des boxeurs de métier en France (1905-1914) », *Le Mouvement social*, vol. 1, n° 254, pp. 13-29.



RÉSUMÉ | ABSTRACT | RESUMO

Portraits de boxeurs noirs dans des magazines africains illustrés (1953-1975)

Portraits of black boxers in illustrated African magazines (1953-1975)

Retratos de boxeadores negros em revistas africanas ilustradas (1953-1975)

Fr Cet article propose une analyse transversale de portraits de boxeurs noirs publiés dans des magazines africains de langue française entre 1953 et 1975. En suivant les représentations discursives et visuelles données de ce type de sportif dans deux périodiques illustrés diffusés en Afrique, *Bingo* (1953-1991) et *La Vie africaine* (1959-1965), comparées à celles qu'en a proposées au même moment *Paris Match*, il cherche à montrer, dans une perspective foucauldienne, comment ces dernières sont traversées par des dynamiques de pouvoir plus générales articulant des rapports sociaux de sexe, de race et de classe dans un contexte d'effritement de l'empire colonial français. Examinant les formes et la plasticité des textes et des images mettant en scène des boxeurs américains et africains d'un magazine à l'autre, l'article défend l'hypothèse d'une spécificité et d'une intensité du portrait de boxeur dans ce segment de la presse autour de 1960, avec ses *topoi* et ses référentiels. Après avoir décrit cet espace de publication périodique diversifié et concurrentiel, il propose une typologie des articles sur la boxe dans lesquels on retrouve, en dépit de leur variété et de leur mélange, des traits réguliers propres au portrait, forme de métagenre situé *entre* et *au-delà* des genres journalistiques usuels. La mise en scène médiatique des biographies de ces athlètes subalternisés, débordant la rubrique sportive, permet de donner un sens à des luttes tant pugilistiques que sociopolitiques, dans un contexte d'autonomisation du champ sportif français. Quoiqu'apparaissant comme des symboles de résistance, leurs corps y sont traversés par des dominations de race (sous la plume de bien des journalistes français, le Noir reste l'autre), de genre (quoique ne validant pas toutes les normes de masculinité hégémonique, ces portraits ne bousculent pas l'ordre genré), et de classe (les parcours de ces sportifs issus de milieux sociaux plutôt favorisés n'excluent pas des mécanismes (néo)coloniaux donnent la part belle à leurs entourages blancs).

Mots-clés : genre ; classe ; race ; corps ; boxe ; rapports de pouvoir

En This article offers a cross-sectional analysis of portraits of black boxers in African magazines written in French and published between 1953 and 1975. The analysis is based on the study of the discursive and visual representations of the figure of the athlete in two illustrated periodicals distributed in Africa, *Bingo* (1953-1991) and *La Vie africaine* (1959-1965). By comparing them with those offered by French magazine *Paris Match* on the same period of time, the article seeks to demonstrate, from a Foucauldian perspective, how the latter are imbued by more generic power dynamics articulating social relations of gender, race and class, in the context of a crumbling French colonial empire. Examining the forms and the plasticity of texts and images featuring American and African boxers in each magazine, this research argues that portraits of boxers in this segment of the press in the 1960's formed a specific genre, with its own characteristics, levels of intensity, specific *topoi* and references. After describing the diverse and competitive market of periodical publishing, we suggest a typology of articles on boxing, which identifies, despite their variety, common strokes specific to the portrait genre. Thus, it constitutes a form of *metagenre* situated *between* and *beyond* the standard journalistic genres. The staging in the media of the lives of these objectified athletes goes beyond the sports section, and heightens both pugilistic and socio-political struggles in the context of the growing importance of the French sports scene internationally. Though appearing as symbols of resistance, their bodies bear the marks of subjection through race (under the pen of many French journalists, the Black man remains "the other"), gender (although not validating all the norms of hegemonic masculinity,

these portraits do not challenge the gender order), and class (the fact that most athletes are from well-off families does not exclude the (neo)colonial mechanism which consists in giving more attention than required to their white entourage).

Keywords: gender; class; race; body; boxing; power relations.

Pt. Este artigo oferece uma análise transversal de retratos de boxeadores negros publicados em revistas africanas de língua francesa entre 1953 e 1975. Seguindo as representações discursivas e visuais desse tipo de atleta em dois periódicos ilustrados distribuídos na África, *Bingo* (1953-1991) e *La Vie africaine* (1959-1965), em comparação com as propostas ao mesmo tempo por *Paris Match*, o trabalho procura mostrar, a partir de uma perspectiva foucaultiana, como estas últimas são atravessadas por dinâmicas de poder mais gerais que articulam as relações gênero, raça e classe em um contexto de desmoronamento do império colonial francês. Examinando as formas e a plasticidade de textos e imagens de boxeadores estadunidenses e africanos de uma revista para outra, o artigo defende a hipótese de uma especificidade e de uma intensidade do retrato de um boxeador neste segmento da imprensa por volta de 1960, com seus *topoi* e suas referências. Depois de ter descrito este espaço diversificado e competitivo de publicação de periódicos, propõe uma tipologia de artigos sobre boxe em que encontramos, apesar da sua variedade e da sua mistura, traços regulares próprios do retrato, uma forma de metagênero situada entre e para além de gêneros jornalísticos habituais. A encenação midiática das biografias desses atletas subalternos, extrapolando a seção de esportes, permite dar sentido às lutas pugilísticas e sociopolíticas, em um contexto de empoderamento do campo esportivo francês. Embora apareçam como símbolos de resistência, seus corpos são atravessados pela dominação racial (para muitos jornalistas franceses, o negro continua sendo o outro), gênero (embora não validem todas as normas da masculinidade hegemônica, esses retratos não perturbam a ordem de gênero), e de classe (os percursos desses atletas de origens sociais bastante privilegiadas não excluem os mecanismos (neo) coloniais que dão lugar de destaque às suas comitivas brancas).

Palavras-Chave: gênero; classe; raça; corpos; boxe; relações de poder.

